

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 27, 2me année

J. M. J.

3 Juillet 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adecie a la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

o:0:—

SOMMAIRE

La perdre, quel malheur !	F. A. B.
La Bourse d'Or (fin)	P. SALÈS
Manière de faire bouillir un jambon	X.
L'Urne des morts	B. L.
Les vieux parents	CISEAUX
A Rome : Par-ci, Par-là	J. B. PROULX, ptre
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER tous les ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et a l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

-:):(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGE, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LA PERDRE, QUEL MALHEUR !

Le temps des vacances est commencé. La mère joyeuse voit revenir ses enfants chéris.

Les enfants, eux aussi, laissent avec joie l'école, le collège, pour la maison paternelle.

Le mot vacance, ne signifie pas pour les enfants qu'il faut ne rien faire, mais qu'il faut se reposer de certains travaux : ceux de l'étude, au moins dans une certaine mesure.

Le mot vacance pour les PARENTS est synonyme de SURVEILLANCE.

Oui, il y a plus de responsabilité pour les parents, durant les vacances, que pendant l'année.

Surveiller, ce n'est pas perdre sa paix. C'est avoir les yeux OUVERTS. C'est ne permettre à ses enfants aucune promenade dangereuse ; c'est leur interdire les mauvaises compagnies ; c'est les faire travailler un peu ; c'est encore veiller à ce qu'ils accomplissent autant que possible les devoirs de religion de la vie de collège, et de la vie d'école. Un enfant près de l'église ne peut-il pas aller à la messe chaque matin ? Ce même enfant ne doit-il pas aller à la grand' messe chaque dimanche ? Etc, etc.

Le défaut de surveillance, de la part des parents, fait que beaucoup d'enfants, laissés à eux mêmes, perdent leur vocation, pendant les vacances.

Parents chrétiens, la vocation, c'est le salut, quel malheur donc si vos enfants la perdaient ?

F. A. B.

LA BOURSE D'OR

(*Suite et fin*)

En même temps, il se baissait. Il ramassa le carton et l'ouvrit. Il eut alors un ricanement terrible.

— Je comprends !... Toi aussi !... Ah ! ben ! nous pouvons nous vanter d'avoir de la déveine !

Il allait lancer un juron, quand deux petits coups frappés à la porte firent soudainement tomber sa colère.

— C'est lui ! dit-il très doucement.

— Plus un mot ! dit la mère.

Et elle alla ouvrir à son fils, qui revenait de l'école.

Pierre Chevillé sauta au cou de sa mère, puis il se précipita vers son père, laissant tomber son sac.

— J'ai été premier ! cria-t-il.

— C'est beau, cela, dit son père en l'embrassant. Tu es un brave petit garçon.

L'enfant ouvrit son sac pour montrer son livret, et en tira en même temps un objet brillant.

— Qu'est-ce que cela ? demanda vivement son père.

— Ça, répondit tranquillement l'enfant, je l'ai trouvé sur le boulevard de Belleville ; je serais bien allé le rapporter tout de suite au poste de police : mais il me tardait de vous annoncer que j'étais premier.

— Bien, dit la mère d'une voix troublée : mets toi à tes devoirs.

— Et elle poussa son fils dans une autre chambre.

Déjà son mari s'était emparé de l'objet trouvé par l'enfant : c'était une bourse en maille d'or. Il l'ouvrit, des pièces d'or roulèrent sur la table ; et tandis que l'enfant commençait ses devoirs, le père et la mère comptèrent deux cent vingt francs.

— Ah ! si c'était à nous ! fit l'ouvrier avec un geste de colère.

— Et pourquoi ne serait-ce pas à nous ? répliqua la femme d'une voix sourde.

— Que dis-tu ?

— Range cela... Nous en parlerons quand l'enfant sera couché.

Il s'assit dans un coin, tout hébété, les yeux sombres, n'osant pas regarder sa femme qui préparait le dîner.

Ils mangèrent silencieusement. Comme tous les soirs, l'enfant récitait ses leçons avant de s'endormir ; et ses parents se trouvèrent

seuls, auprès du tiroir où Jean Chevillé avait enfermé la bourse.

Au bout d'un long moment, il dit :

Femme, cet argent n'est pas à vous !

— Elle, ne répondit pas. Un dur combat se livrait en elle ; mais aussi la tentation était trop forte.

Elle prononça d'une voix farouche :

— Tu feras ce que tu voudras, mais réfléchis ! Cette bourse est en or ; l'argent qu'elle contient appartient donc à des gens riches. Et, pour des gens riches, qu'est-ce que cela, deux cent vingt francs ?... J'ai perdu soixante francs une fois : me les a-t-on rapportés ! Et cependant, ils étaient contenus dans un portemonnaie où se trouvaient mon nom et mon adresse... Une autre fois, j'ai perdu une broche que tu m'avais donnée pour ma fête... Il y avait mes initiales... Nous l'avons réclamée : l'avons-nous retrouvée ? Eh bien ! si nous l'avions aujourd'hui, nous pourrions la mettre au mont-de-piété ; nous serions sûrs de manger un ou deux jours de plus ! Et qu'avons-nous fait pour être ainsi malheureux ?... Cet argent nous permettrait de nous retourner, de trouver du travail dans de nouvelles maisons... Je ne veux pas que mon enfant souffre ! .. Et le terme avec quoi le payeras-tu ?..

— Tiens, dormons ! dit son mari l'interrompant brusquement.

Ils se couchèrent et dormirent mal.

Le lendemain, l'enfant était éveillé le premier et venait les embrasser dans leur lit. Il dit aussitôt :

— Il faut que je me dépêche, si je veux rapporter la bourse avant d'aller à l'école.

Le mari et la femme se regardèrent, et rougirent.

— Oui, tu as raison, mon enfant, dit la mère.

— Je t'accompagnerai, dit le père.

Quelques instants après, ils s'en allaient tous deux. Le père marchait à grandes enjambées ; et l'enfant trottaient en poussant de petits cris. Par moments il disait :

— Comme tu as la main chaude, papa !

Le malheureux avait la fièvre. Il songeait à tout ce que sa femme lui avait dit la veille ; il allait rapporter cet argent, et il ne savait pas comment ils vivraient la semaine suivante. Au moment où il partait, Louise avait murmuré en hésitant :

Va vite... Quand tu reviendras, nous déciderons ce qu'il faut faire.

Ils étient arrivés devant le commissariat de police. Ils entrèrent, et virent un homme âgé qui causait avec un employé. Jean Chevillé restait près de la porte. L'employé, l'apercevant, dit :

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

— Voici, répondit-il, en s'avançant ; c'est pour une bourse que le petit a trouvé hier, sur le boulevard, en revenant de l'école.

Et il remit la bourse à l'employé. Ce dernier, se tournant vers l'homme avec lequel il causait, dit :

— C'est une rude chance... la voici !

— Oui, dit l'homme, je reconnais bien la bourse de ma fille.

— Et elle contenait, dites-vous ?

— Deux cent vingt francs.

L'employé compta la somme, puis rendit le tout en disant :

— Voici, monsieur Davricourt. C'est bien celle-ci.

Jean Chevillé tressaillit. Il connaissait bien ce nom de Davricourt, un des gros fabricants de meubles du faubourg Saint-Antoine. Le fabricant lui fait d'abord un signe :

— Attendez moi mon ami.

Il signa sur le registre des réclamations, puis sortit avec Jean Chevillé, qui était encore plus pâle que tout à l'heure.

— Mon ami, dit le fabricant, je vous remercie bien vivement d'avoir rapporté cette bourse, car c'est un souvenir auquel ma fille tient beaucoup ; mais permettez-moi d'en offrir le contenu à votre petit garçon. Vous lui achèterez un livret de caisse d'épargne.

Enhardi par les manières bienveillantes de M. Davricourt, Jean Chevillé eut l'audace de répondre : et nous n'en avons jamais reçu... Laissez moi vous demander autre chose...

— Faites, mon ami.

— Je travaillais chez un de vos concurrents qui a fermé sa maison... Je n'avais guère plus d'ouvrage... je n'en ai plus... ma femme est comme moi... Nous ne demandons que cela, monsieur, travailler !

M. Davricourt dévisagea quelques secondes Jean Chevillé ; puis il dit :

— Dans une heure, soyez à mon office. On vous trouvera du travail.

Le brave ouvrier conduisit en courant son fils à l'école, et, avant de se rendre à l'usine, il monta chez lui, bien vite, pour apprendre à sa femme la bonne nouvelle et lui dire,

— C'est notre trésor d'enfant qui nous a sauvés !

Manière de faire bouillir un jambon

(Traduit de l'anglais pour la Famille)

Une de mes amies me dit que l'hiver dernier, au Kansas, elle donna à dîner à une douzaine ou plus de "cow-boys". Il lui vint l'idée de leur servir de la chair de porc que ces "mangeurs de bœuf" prétendent tant mépriser, afin de mettre à l'épreuve leur prétendu mépris.

Sa table supplémentaire était ornée par trois pièces appétissantes,— l'inévitable bœuf rôti, un dindé rôti, et un jambon bouilli. Elle me dit : " C'est le jambon bouilli qui remporta les honneurs de la journée. " — " Pour quelle raison ? " lui demandai-je.

" Simplement celle-ci, " me répliqua-t-elle, " J'ai laissé bouillir ce jambon pendant toute une journée !

Quelques jours après cette conversation, on pouvait voir mon poêle avec son feu pétillant et de bonne humeur, pendant plusieurs heures, qui tenait en ébullition l'eau autour d'un jambon de bonne grosseur. Vers la *brunante* je commençai la tâche intéressante de sortir le jambon de sa marmite. J'enfonçai la fourchette jusqu'à l'os, et avec mes muscles bien tendus pour l'occasion, j'enlevai le jambon, mais, hélas ! " il creva, il tomba, et il ne me resta plus qu'un squelette ! " Mon jambon était délicieusement tendre, mais c'était un véritable hachis, un coq-en-pâte. Je m'étonnai de ma stupidité. Pourquoi n'avais-je pas demandé à mon amie, comment elle fit bouillir son jambon ?

Croyant cependant pouvoir réussir, je me risquai au bout d'une semaine à faire un second essai. Cette fois, je ficelai mon jambon après l'avoir taillé et nettoyé avec soin, et je le mis dans un sac qui était bien serré tout autour, puis je l'introduisis dans la marmite avec une soucoupe en dessous pour empêcher le sac de griller, et je fis un feu de longue durée. Cette fois, je réussis !

L'URNE DES MORTS

Albertine et Joseph, deux enfants de très-riche et très-chrétienne famille, avaient perdu leur mère : Albertine avait onze ans, et se disposait à sa première communion, Joseph en avait huit.

Un soir, c'était le jour même de la Toussaint, la jeune fille rentrait à la maison, les yeux mouillés de larmes. Joseph, accouru joyeux au-devant d'elle, lui portait ses caresses ; Albertine, quoique un peu légère encore, était si bonne pour lui ! Mais ce jour-là, elle lui sourit à peine, répondit à peine à ses fraternelles agaceries : évidemment elle était préoccupée et triste.

Aussi le pauvre enfant n'insista point, il n'eût point le courage de suivre sa sœur qui monta silencieusement dans sa petite chambre et s'y enferma.

Mais le soir venu, quand la prière eut été récitée en commun, quand la famille se prépara pour le repos de la nuit, Joseph, n'y tenant plus, se précipita sanglotant sur les pas de sa sœur : "Albertine," lui dit il, "pourquoi pleures-tu ainsi toute cette soirée ? Ne m'aimes-tu donc plus, ou t'ai-je fait quelque peine ?... Oh ! si maman était là !..."

—Maman ! interrompit Albertine avec des larmes dans la voix, maman !... Ah ! c'est elle, mon petit frère, qui cause ma tristesse, c'est elle que je pleure..."

Joseph levait les yeux sur sa sœur avec attendrissement ; la supplication et le désir de savoir se mêlaient dans son regard ; Albertine continua.

— "N'as-tu pas entendu ce soir le glas funèbre des cloches annonçant la fête des Morts ?... Oh ! si tu savais, mon cher Joseph ! j'avais bien pleuré notre mère, mais je me consolais en pensant que nous la reverrions au ciel... Et vois-tu, ce soir, à la réunion du cathéchisme, sœur Saint-Pierre nous a fait une peinture si pénétrante des souffrances des pauvres âmes !... Il me semblait que je voyais maman dans les flammes, que j'entendais ses cris et qu'elle m'appelait à son secours... O mon Joseph... Si maman est en Purgatoire ! si elle brûle !... si elle est malheureuse !... si elle n'a pas la possession de ce bon Jésus que je vais recevoir dans quelques mois !

Joseph s'était jeté dans les bras de sa sœur, il pleurait à chaudes larmes, et à grands cris : " Albertine, oh ! il faut soulager notre mère... Maman ! maman ! ma pauvre maman !..."

J'y ai songé, reprit Albertine, et puisque te voilà si bien disposé, je vais te confier mon secret... tu pourrais m'aider dans mon dessein...

—Oui, oui, je le veux, je veux soulager maman, s'écriait Joseph de plus en plus ému.

— Eh bien, voici mon projet. Chaque soir, tu t'en souviens, notre mère nous prenait dans ses bras et déposait, avant de nous quitter, un baiser sur notre front... Il faut lui rendre ses caresses et son amour, ses sacrifices et son dévouement. Je vais, dès ce soir, établir sur cette petite console l'urne que tu vois, là tout près ; et tous les jours je ferai provision d'actes de piété, d'obéissance, de mortification, de vigilance sur moi-même, de saintes prières et d'indulgences, j'offrirai le tout pour le soulagement de notre mère, et, chaque soir, je déposerai dans cette urne un petit billet portant l'indication de ces bonnes œuvres accomplies ; j'y joindrai les petites aumônes que je me propose de faire en vue de ma préparation à la première communion... Ce sera l'*Urne des morts*, car je veux aussi satisfaire pour tant d'autres âmes qui me sont chères et qui souffrent peut-être en Purgatoire ..

— Albertine, reprit Joseph, oh ! je veux remplir avec toi l'urne des morts : et moi aussi je vais être bien sage... puis je me priverai de quelques friandises pour grossir ton petit trésor...

— Merci, mon Joseph, dit Albertine en l'embrassant... Eh bien ! commençons dès ce soir par une bonne prière... Nous nous réunirons chaque soir pour verser notre cotisation spirituelle et notre aumône... Puis, le jour de ma première communion venu, nous porterons ces fleurs de bonne volonté sur la tombe de maman. Et pour que son âme s'en aille au ciel au plus tard ce jour-là, je donnerai la moitié de notre trésor aux pauvres, je ferai de l'autre moitié célébrer des messes pour sa délivrance.

— Et moi, s'écria Joseph, si je pouvais aller au ciel ce jour-là avec maman !..... Oh ! le beau jour, Albertine ! Trois premières communion à la fois !.....

Les deux enfants se mirent à genoux et prièrent longtemps. Six mois après, Albertine montait joyeuse à la sainte table. Le lendemain elle échangeait sa robe blanche de première communion en un vêtement de deuil, et accompagnait au cimetière le petit Joseph mort le soir même de ce beau jour

B. L.

LES VIEUX PARENTS

Un vieillard se désolait. Son père et sa mère étaient morts âgés, depuis longtemps.

“ Oh ! se disait-il, si j'avais su ce que je sais, comme j'aurais été l'ange consolateur de leurs vieux jours ! Je ne me doutais pas des noires pensées qui atteignent le cœur du vieillard. Je n'ai rien fait pour les leur adoucir ; mon cœur eût dû les deviner. ”

Enfants, soyez fidèles à la mission que Dieu vous confie de consoler la vieillesse. Pour détourner ses pensées de la terre, montrez-lui le ciel.

CISEAUX.

PENSÉES CHOISIES.

Le plaisir et l'ennui ont chacun leur horloge, l'une retarde, l'autre avance.

J. PIRMEZ.

“ Qui parle, sème ; qui écoute, récolte. ” — Fuyez donc celui qui sème le mal, si vous ne voulez pas récolter le malheur.

Le fond d'un homme se découvre mieux dans ce qu'il dit d'autre, que dans ce qu'il dit de lui-même.

NISARD.

Même dans les corrections il faut chercher à plaire et savoir donner une croûte, c'est-à-dire, une satisfaction à l'amour-propre.

A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Vendredi, 11 juillet. — Ce matin, je me suis réveillé très bien. J'allai porter une lettre à Mgr Jacobini, payer le passage de mes valises qui sont parties pour le Havre, hier soir, prendre mes reçus. Puis le reste du jour se passe à faire ma correspondance qui s'est accumulée et qui est considérable. Je pensais partir un ou deux jours plutôt que je n'avais calculé ; mais non, il faut attendre au 13 au soir ; mais ce jour là, par exemple, je pars. Donc au revoir.

J'ai reçu votre bonne lettre, par laquelle vous m'annoncez que l'avoine est vendue (et pas si mal encore) et où vous me donnez la description de la fête de Saint Jean Baptiste et de la peur de Boulé.

Je quitte Rome définitivement après demain, dimanche au soir, comme c'est calculé depuis le commencement de juin. J'ai acheté à prix très réduit 43 volumes, parmi lesquels il y a une dizaine d'in-folio, et plusieurs très bien reliés en veau ; tout cela me coûte \$16.00 plus une piastre pour les voitures, plus le prix de passage qui pourra me revenir à \$10.00, ce qui fait \$27.00, c'est-à-dire environ 63 centins par volume ; le plus petit vaut au moins le double de cela ; et plus de dix valent au moins quatre piastres chacun. Voici les noms et le nombre de ces volumes :

Œuvres complètes de Cicéron,	6 vol. in-folio
Œuvres complètes de Tite-Live	7 — in-12
Tacite	1 — in-12
Polibre	4 — in-12
Hérodote	3 — in-4
Justinien	2 — in folio
Benoit XIV	2 — in folio
Memoriale de Ste-Hélène	2 — in-4

Perronne	8	— in-12
Michiavel	5	— in-12
Vie de St-Paul	3	— in-12
Silvia Pellico	1/2	— in-4

J'ai hâte de savoir, si cette ficelle a bien joué, à l'heure que M. Rouleau se préparait à faire rouler sur ses auditeurs émerveillés la rondeur de ses périodes cadencées. Je vous envoie mon *Rapport*, et de plus, trois exemplaires de mes dernières publications pour faire des séries complètes. Je vous envoie aussi deux notices d'Ottawa. Voyez, si cela vaut la peine de faire venir ce qu'il y aurait là à mon adresse. Dorénavant je vous écrirai au moins une fois par semaine. Il peut se faire que j'envoie plus souvent mon journal. je suis fatigué du travail que j'ai fait ici, et des chaleurs qui sont épuisantes beaucoup plus que les nôtres. Mais je ne suis pas malade. Je compte que le repos et les distractions du retour me rétabliront complètement.

Samedi, 12 juillet. — Le sort en est jeté. Je pars ce soir à 9^h heures. J'avais encore douze lettres en arrière. Je me mis à écrire de bon matin. A 11 heures j'étais chez Mgr Jacobini. M. Consineau est venu travailler toute l'après-midi avec moi. Il a copié 5 ou 6 heures de suite. Il a adressé des mémoires pour les Cardinaux, lesquels mémoires ne devront leur être remis que le dernier juillet, afin que personne n'en envoie au Canada avant que je sois rendu. Ci-inclus la lettre circulaire aux Cardinaux, membres de la Congrégation de la Propagande. Je suis content de partir. Je pars un jour plus tôt que je n'avais calculé, ce qui me donne une petite marge de plus en France. Ainsi me voilà en route. Chaque pas me rapprochera du Canada, de vous, ma chère mère. Dans un mois juste, je ne serai pas loin de Montréal. Priez pour moi. Je suis content. Je ne saurais trop remercier Dieu qui a tout aplani sous mes pas. Au revoir !

J. B. PROULX, Ptre

LA SECONDE MERE

V

Je regrette bien d'avoir demandé à madame de venir aux Pignons, dit-il avec l'abondance de précautions oratoires qui caractérisait ses discours importants. Si j'avais pu prévoir que la chose finirait d'une façon aussi simple, je ne me serais pas permis de déranger madame : je ne me serais pas permis de déranger moi-même non plus. Et surtout si j'avais pu penser que Mme Brice ne voudrait pas laisser voir M. Edme, j'aurais dû songer à cela, car je connais bien..

Il ne dit pas qu'elle était la personne ou la chose qu'il connaissait si bien, mais il garda le silence pendant un instant. Odile attendait la suite.

— Je l'ai vu naître, M. Edme, reprit-il, et je connais ses qualités, il en a beaucoup aussi. Il a, comme nous, disons, sauf le respect que je dois à madame, la tête près du bonnet ; — Mme Brice est de même ; et, de plus, il est très rancunier, comme M. Richard qui est le meilleur homme de la terre, et qui ne pardonne que quand il le faut. J'avais cru que ça durerait plus longtemps, cette fois-ci ; je me suis trompé et j'en demande bien pardon à madame.

Odile ne disait rien ; pour tout au monde, elle n'eût voulu interroger Jaffé, et cependant, en l'écoutant, elle sentait qu'elle remplissait un devoir.

— C'est Mme Brice qui a cédé, reprit Jaffé ; sans cela, ce ne serait pas fini ; quand il s'entête, notre jeune monsieur, c'est toujours sa grand'mère qui cède... Si l'on m'avait dit ça quand elle faisait l'éducation de M. Richard, on m'aurait bien étonné ! Dans ce temps-là, c'était lui qui cédait. Mais maintenant, madame est plus âgée, et puis.. c'est une grand'mère...

Jaffé releva du bout de son fouet le trotteur de gauche, qui se faisait traîner par l'autre.

— Enfin, conclut-il, je crois que Mme Brice est désolée d'avoir fait avertir M. Richard, et qu'elle donnerait bien des choses pour qu'il n'en sût rien à présent que c'est terminé... Voilà la station au tournant, et l'express de Paris est en gare. Peut-être que monsieur est dedans... Sans me permettre de poser une question à madame, qu'est-ce que madame va dire à monsieur ?

Les bons yeux du domestique cherchaient à lire la pensée d'Odile sur ses lèvres closes.

—Si c'était votre fils, Jaffé, dit-elle, que feriez-vous?

Je dirais tout! répondit-il sans hésiter, mais... Voilà monsieur!

Richard se montrait sur le seuil de la porte, les mains vides comme un homme qui n'a pensé à rien, qu'à partir. Odile descendit du phaéton et courut à lui.

—Tout va bien, lui dit-elle en s'accrochant fiévreusement au bras de son mari.

Elle ne pouvait pas l'embrasser, en cet endroit, et pourtant elle eût voulu faire passer en lui le souffle de sa tendresse. Il serra fortement contre lui le bras qui s'attachait au sien.

—Qu'est-il arrivé? demanda-t-il.

—C'est trop long pour le dire en deux mots. Votre mère et Edme vont très bien. Vous saurez le reste ensuite.

Ils s'approchaient du phaéton. Jaffé, qui s'était mis à la tête des chevaux, salua son maître.

—Si monsieur voulait faire un petit tour à pied, avec madame, dit-il, pendant que les chevaux soufflent un peu, ou bien si monsieur et madame prenaient les devants? J'aurais vite fait de les rattrapper!

—Cet homme a toutes les délicatesses, dit Odile à son mari.

Ils partirent en avant en effet, et, en dix minutes, Richard fut au courant de ce qui s'était passé, y compris l'étrange réception que sa mère avait fait à sa femme.

Je comprends très bien son embarras, dit Odile, avec un véritable désir de pallier les torts de sa belle-mère; elle était dans une situation extrêmement fautive. J'étais venue sans en être priée; plus qu'à tout autre, votre mère doit désirer de me cacher les défauts de son fils.

—Pourquoi plus qu'à tout autre? demanda Richard, dont le silence n'avait jusque-là rien présagé de bon. Parce que vous avez témoigné un détachement de vous-même qui vous met au-dessus de tous les éloges?

Un frisson délicieux parcourut Odit; son mari, assurément, lui avait donné mainte preuve de respect et de tendresse; mais une louange aussi directe, aussi prompte, au moment où le cœur de la jeune femme était tout endolori, lui parut si douce, si enivrante, que des larmes de joie et d'orgueil conjugal.

—Vous avez cédé à un mouvement héroïque, Odile, continua Richard ; je sais ce qu'il vous en a coûté pour le faire, et c'est parce que cela vous coûtait que vous l'avez fait. J'en suis fier, comme époux ; et, comme père, je vous en remercie.

—Ah ! ne me remerciez pas ! fit Odile avec un grand soupir de tristesse ; s'il était mon fils, vous ne me remerciez pas !

Ils n'étaient pas seuls sur la route, Richard ne put baiser le front de sa femme comme il en mourait d'envie, mais il serra étroitement son bras et attacha sur elle un regard qui valait bien un baiser. Jaffé arrivait à grand fracas de gourmettes, ils montèrent dans le phaéton.

—Qui est-ce qui a eu cette idée de dévisser la serrure ? lui demanda Richard en prenant les guides.

—C'est moi, monsieur, répondit modestement Jaffé. Avant de m'en aller, j'avais dit à Mme Brice que ce serait le seul moyen d'éviter un accident. Quand on avait voulu ouvrir avec une clef, dans le commencement, il avait dit que si l'on entrait, il se jetterait par la la fenêtre.

Richard et Odile échangèrent un regard douloureux.

—Alors, on a attendu qu'il dormit. C'était-il pas ce qu'il y avait de mieux à faire ? reprit imperturbablement Jaffé.

—Oui, Jaffé ! Tu es un bon ami, toi.

—On fait ce qu'on peut, monsieur Richard, répondit le domestique, et l'on fait que ce qu'on doit. Mais le petit mérite d'être puni, monsieur. Pas tant pour cette affaire-là, qui n'est qu'un hasard, mais il devient méchant, c'est tout naturel, à n'être jamais contrarié, ou bien à l'être trop à la fois. Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour M. Edme, continua-t-il en reprenant ses formules de politesse, car s'il allait toujours comme ça, il aurait du désagrément dans la vie. Je pense que monsieur comprend que c'est à cause de l'amitié que je me permets de porter à monsieur...

—Je comprends, tout, Jaffé, dit Richard avec un demi-sourire et un soupir tout entier.

Comme ils arrivaient, Odile ressentit un grand coup dans sa conscience.

—Je n'aurais pas dû revenir, dit-elle à son mari. Votre mère va se trouver vis-à-vis de moi, dans la situation la plus désagréable.

—Je le regrette, dit posément Richard, mais ce n'est ni ma faute ni la vôtre ; donc, nous devons nous y résigner.

Mme Brice reçut son fils avec un mélange de joie réelle et de gêne mal dissimulée. Si quelque chose devait lui sembler cruel, c'était d'avouer les torts d'Edme devant Odile ; aussi eut-elle soin de les atténuer le plus possible dans son récit. Le déjeuner, servi dès l'arrivée de M. et Mme Richard, servit de prétexte à des arrêts, des coupures qui permirent d'escamoter une partie de la vérité. Restait le fait indéniable : le départ de Jaffé, qui n'avait pu être ordonné que sous l'empire d'une émotion telle que Mme Brice n'en avait encore point connu, puisque c'était un événement jusqu'alors sans précédent.

—J'ai eu tort de me laisser troubler, dit la grand'mère, lorsque son fils lui fit cette remarque. Au fond, il n'y avait rien de si grave, et si je n'avais pas eu les nerfs un peu excités, je n'aurais pas pris les choses tellement au tragique.

Richard regarda sa femme d'un air perplexe ; cette nouvelle version, si différente de celle de Jaffé, donnait à l'affaire une tournure très embarrassante pour lui et pour lui et pour Odile. Jaffé serait désavoué, c'était évident ; à moins d'une déclaration de guerre bien nette, comment se tirer de là ? L'esprit pratique du député lui fournit une solution. Le repas était fini, on se levait de table.

—Je vais voir Edme, dit-il ; il est dans sa chambre sans serrure ?

—Oui. Je t'accompagne, dit à la hâte Mme Brice.

—Non, ma chère mère, je vous en prie. Je désire voir Edme seul.

—Mais...

—Je le désire absolument, fit Richard avec beaucoup de sang-froid. Odile, voulez-vous avoir l'obligeance d'aller dans ma chambre prendre, dans le secrétaire dont voici la clef, une liasse de papiers que j'y ai oubliée à mon dernier voyage ? J'irai vous y rejoindre.

Odile prit la clef et sortit. Richard, lui ayant ainsi assuré la retraite, se tourna vers sa mère.

—Il est temps de prendre une décision, lui dit-il ; jusqu'ici, j'ai laissé l'éducation d'Edme un peu au hasard de sa volonté et de votre tendresse, ma chère mère ; mais quelles doivent être les circonstances de mon entrevue avec lui, je dois vous dire que ma résolution est arrêtée irrévocablement. Edme entrera au lycée la première semaine d'octobre, et je vais l'emmener pour le présenter.

Mme Brice pâlit ; elle avait prévu cela, mais le coup n'en était pas moins pénible.

— Vous ne me ferez pas cet affront, dit-elle.

— Ce n'est pas un affront, ma mère, et je vous supplie de ne pas considérer comme désagréable une mesure que le bon sens lui-même nous impose. Cette année ou l'année prochaine, il fallait qu'Edme entrât au lycée ; du moment où ses progrès dans ses études ne sont plus en rapport avec son âge, nous n'avons plus un moment à perdre.

Il sortit la-dessus, sans donner à Mme Brice le temps de lui répondre. Elle le suivit de loin et monta dans sa chambre, tout proche de celle de petit-fils, afin d'être à portée de la voix.

Richard entra dans la chambre d'Edme, que la porte sans serrure faisait ressembler à une forteresse démantelée. L'enfant venait de terminer son déjeuner, un domestique enlevait le plateau ; Richard attendit que ce fut fini, et que le valet eût disparu ; puis, sans même essayer de fermer à demi la porte, il s'adressa au jeune garçon.

— Vous avez provoqué du désordre dans cette maison, lui dit-il. Racontez-moi les faits comme ils se sont passés.

Edme était plein de défauts, mais il avait au moins une très grande qualité : c'était une sincérité entière, que la prudence de sa grand'mère, — prudence mondaine et inspirée par l'âge bien plus que par la nature, — n'avait jamais pu entamer. Edme pouvait taire ses pensées, mais il ne savait pas les déguiser. Il se tint devant son père, debout, les yeux fixés droit devant lui, avec une sorte de dédain stoïque pour les conséquences de son langage :

— Mademoiselle m'a fait une observation, dit-il, pour mes devoirs qu'elle trouvait mal faits...

— Etaient-ils biens faits ? interrompit le père.

— Ils étaient mal faits, répondit Edme sans trouble.

— Et alors ?

— Alors, je lui ai répondu une impertinence.

— Laquelle ?

— Que je ferais mes devoirs comme il me conviendrait.

— Ensuite ?

— Elle m'a appelé insolent...

Edme s'arrêta ; son père attendit ; après un instant, surmontant l'ennui que lui causait une telle déclaration, l'enfant continua :

— Je n'ai pu supporter cela, j'étais en colère... je lui ai donnée un soufflet.

— Un soufflet, Edme ! vous, un homme ! vous avez frappé une femme !

— Elle m'avait insulté ! répliqua l'enfant en redressant la tête ; il plongea ses yeux dans ceux de son père, mais il ne put supporter l'expression de calme reproche qu'il y rencontra.

— Elle n'avait dit que la vérité, mon fils, dit Richard de sa voix profonde.

L'enfant tressaillit, prêt à se cabrer, comme un jeune poulain sous la piqûre du fouet, mais il ne dit rien.

Depuis un instant, un bruit léger d'étoffes dénonçait sur le palier la présence d'une femme. Richard était sûr que ce n'était pas Odile.

— Et insulte ? fit-il sans trahir l'extrême ennui qu'il en éprouvait.

— Ensuite, rien du tout, dit vivement Mme Brice en entrant. Le reste est une querelle entre moi et mon petit fils : il a compris ses torts, je les lui ai pardonnés, cela ne regardera plus personne, n'est-ce pas, Edme ?

— Cela me regarde, dit Richard d'une voix toujours calme. Il tremblait sous l'effort qu'il s'imposait, mais son tremblement n'était pour ainsi dire pas visible. Je dois connaître les torts de mon fils, même s'ils sont pardonnés par votre bonté, ma mère. Je suis son juge.

— Dieu seul est son juge ! s'écria Mme Brice avec un emportement qui ne connaissait plus de lois. Il s'est repenti, c'en est assez.

— Dieu et son père, répondit Richard. Edme, voulez-vous avouer ?

— Ah ! s'écria Mme Brice au comble de la rage, je savais bien que du jour où cette femme entrerait ici, le malheur y entrerait avec elle. Elle vous a monté la tête contre votre propre enfant, et voilà que vous l'écoutez.....

Richard avait fait un mouvement que sa volonté réprima.

— Ce n'est toujours pas elle qui m'a envoyé Jaffé, dit-il avec une ironie amère. Puisque vous ne voulez pas avouer, Edme, je vous laisse à vos réflexions, j'espère que la raison vous inspirera. Dans une heure je reviendrai.

Il sortit, croyant que sa mère allait le suivre. Elle le suivit en effet, mais aussitôt qu'il fut entré dans sa chambre, elle retourna près de son petit-fils.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (o) —

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centims.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims relié 60 centims, franc de port Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centims, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

Spécifique du Professeur VINK



REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux Etats-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrèrent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,